



HAL
open science

Pour une vision non dualiste de la transitivité

Franck Lebas

► **To cite this version:**

Franck Lebas. Pour une vision non dualiste de la transitivité. Les constructions "labiles": pour une alternative à la subjectivisation, May 2003, Montréal, Canada. pp.151-162. halshs-00595476

HAL Id: halshs-00595476

<https://shs.hal.science/halshs-00595476>

Submitted on 15 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUR UNE VISION NON DUALISTE DE LA TRANSITIVITE

Franck LEBAS
LRL – Université Clermont-Ferrand-II

Le phénomène de transitivité fait partie des domaines les plus explorés de la linguistique, tant au plan descriptif qu'au plan théorique, et figure en outre en bonne place dans les études typologiques. A tel point qu'il ne saurait être question de proposer ici une synthèse¹. Je me cantonnerai à une approche de certains phénomènes, qui me serviront simplement de supports à une réflexion d'ordre méthodologique et épistémologique sur les pratiques de l'analyse linguistique. Je m'attacherai ainsi à proposer, en alternative aux conceptions sémantiques fondamentalement dualistes, une approche ancrée sur la phénoménologie, qui met en avant la caractérisation qualitative, discursive, argumentative et praxéologique des unités de langue comme des constructions.

1. Approches linguistiques de la transitivité

1.1. *Approches lexicales/distributionnelles*

On peut qualifier de *lexicales* les approches de la transitivité qui héritent plus ou moins directement de la théorie de la valence de Lucien Tesnière (1988), et qui vont jusqu'à fonder la structure de la phrase sur une organisation de la transitivité verbale, ou encore de *distributionnelles* celles dont le projet est d'établir des classes lexicales appuyées à des critères syntaxiques, ainsi qu'on le voit dans les grammaires traditionnelles. Ce sont ces dernières qui rendent populaires les termes *transitif* et *intransitif*, au détriment de termes comme *inergatif* et *inaccusatif*.

Ces approches partagent le principe d'un ancrage fort du phénomène de transitivité dans le système différentiel lexical, et le réduisent en fait à un jeu combinatoire de la dépendance de constituants à un verbe. La transitivité est alors redevable à une dualité constitutive de la prédication, qui n'est pas celle de l'opposition thème-propos mais qui est tout autant conçue comme axiomatique. Dans ce cadre, l'expressivité verbale est réduite à un certain jeu, propre à chaque langue, de disposition de dépendances, et est redoublée par les possibles contournements ou aménagements décrits comme *emplois absolus*, *ellipses*, *transitivation*, *effacements*, etc., ou par l'introductions d'*objets internes* qui ne doivent qu'à la structuration de la langue.

¹ La plupart des emplois évoqués ici sont développés par Meri Larjavaara (2000), qui propose également une excellente synthèse sur la notion d'objet verbal. Voir également (Blinkenberg, 1960), (Rousseau, 1998), (Legendre, 1989), (Legendre, 2004).

Or les données mettent à mal ces principes structuraux, d'une part sur le versant catégoriel du fait d'une très forte polycatégorisation² des verbes, d'autre part sur le versant fonctionnel (pour ce qui concerne les énoncés éloignés du modèle de la phrase canonique).

Ce sont, entre autres, ces problèmes que s'attachent à contourner les approches iconiques et/ou actanciennes.

1.2. *Approches iconiques/actanciennes*

Globalement les approches du type actanciel reportent la catégorisation strictement linguistique sur une ontologie de l'action, un système de schèmes de rôles ou de *cas*. Ces schèmes distribuent par exemple l'*agent* sur une gamme allant de l'agentivité pleine (contrôle, télélicité, volition) jusqu'à une ergativité faible, n'impliquant qu'un apport d'énergie sans intentionnalité. Ce système se déploie jusque dans la transitivité sans d'ailleurs que la disjonction/relation soit nettement établie. Comme dans toute approche discrétisante de la sémantique, on bute sur une indéfinité de cas intermédiaires entre Agent, Patient, Expérimenteur, Thème, Motif, etc. : d'où les tentatives de donner un peu de souplesse à ce système qui reste catégoriel en le reconstruisant à partir d'un répertoire de traits et d'échelles de gradualisation. Les travaux concernés s'appuient souvent à une sorte d'iconicité discrétisée, et se donnent une visée principalement grammaticale. Le préjugé ontologique d'une extériorité des protagonistes, préalable à leur mise en relation, joue à plein, induisant un traitement des prédications simples, des emplois absolus, réfléchis, etc., par effacement d'actants ou par « subjectivation », procédés dualistes dont nous verrons précisément qu'ils sont très problématiques.

Les approches iconiques sont de portée plus générale, et les édifices théoriques correspondants vont même parfois jusqu'à englober l'approche actancienne, à l'instar de Langacker (1987, 1991) qui considère les rôles casuels comme la codification d'enrichissements conceptuels, de source lexicale, venant s'ajouter à sa diagrammatique grammaticale. De même, Goldberg (1995) a proposé, avec ses *Construction Grammars*, une synthèse partielle de ces deux traditions théoriques. L'ancrage cognitif des approches iconiques est divers (un schématisme configurationnel chez Langacker, une imagerie plus directement spatiale chez Vandeloise, la notion de force chez Talmy), et un des principes communs réside dans le rabattement de la notion d'expressivité sur celle de *représentation*, voire simplement de mise en *correspondance* entre le système symbolique langagier et un univers cognitif déjà préparé à cette symbolisation, typifié, à la marge seulement, par les langues particulières, et en tout cas de facture ontologique.

Le passage quasi-magique de *représentation* à *iconicité* est supposé garanti par la nature préalablement diagrammatique de ce que, justement, le grammatical langagier doit représenter, alors que la démarche est fondamentalement circulaire, et surtout d'une circularité non constituante. Les schématisations de Langacker, par exemple, ne sont que des

² Voir (Cadiot, Lebas & Visetti, à paraître) pour une démonstration de la faible validité syntaxique des classes lexicales *inergatif/inaccusatif* et *verbe de mouvement*. Dans une perspective théorique différente, Meri Larjavaara (2000 : 166) forme également l'hypothèse que tous les verbes sont a priori disposés à être employés de façon « labile », dépassant l'observation que tout verbe transitif connaît des emplois intransitifs et inversement, observation faite sur un plan quantitatif par beaucoup de grammairiens, éventuellement pour étayer une vision 'économique' de la langue.

illustrations absolument non contraintes de l'intuition grammaticale. Pour être exploitée dans une démarche véritablement explicative du fonctionnement des langues, cette base iconique est systématiquement augmentée de principes contraignants, adossés à une ontologie référentielle (la *métonymie intégrée* de Georges Kleiber par exemple) ou à un système de contraintes enregistrées en langue et dont la principale portée est de limiter la combinatoire sémantique (la démarche de Jacques Jayez³ et de Danièle Godard en sémantique en est un exemple).

En dehors de ces dernières démarches qui ont le grand mérite de poursuivre l'exigence d'une pratique explicative en linguistique, le recours (surtout quand il est ponctuel) à l'iconicité, même lorsque le type d'inspiration cognitive est précisé avec un certain détail (comme c'est le cas des références psychologisantes à la prototypie), exprime bien souvent la nécessité d'introduire de la souplesse à une base descriptive non-iconique trop contrainte, afin d'intégrer toutes les données.

Plus critiquable au plan épistémologique, le recours systématique à l'iconicité dans un cadre simplement descriptif n'apporte, par définition même, aucune valeur explicative ajoutée, et la suspicion est alors grande d'une volonté de faire fond sur l'évidence d'une justification cognitive, opportunément ineffable⁴, dont les chercheurs ont beaucoup de facilité à se convaincre eux-mêmes du « bien-fondé ». C'est oublier pourtant que la démarche iconique est fondamentalement dualiste, et qu'en l'état de la recherche cette dualité prétendument cognitive est pure construction théorique.

C'est ainsi que l'admirable travail descriptif par Meri Larjavaara (2000) des cas de transitivité non-canonique reverse à une iconicité suggestive ce qui en fait ne relève que de tensions, visées, démarcations, essentiellement aspectuelles, modales, qualitatives, argumentatives, énonciatives, etc. Voyons quelques exemples extraits de cette étude (Larjavaara, 2000 : 171-172) et empruntés à Nicolas Ruwet (1972) :

- (1a) Delphine a fait entrer la voiture dans le garage.
- (1b) Delphine a fait entrer les invités au salon.
- (1c) Delphine a entré la voiture dans le garage.
- (1d) * Delphine a entré les invités au salon.
- (1e) Le videur du bar a sorti l'ivrogne à coups de pieds au cul.

La contrainte visible en (1d) s'applique à la construction dite « synthétique » et non à la construction « analytique » utilisée en (1a) et (1b), ce que Meri Larjavaara explique par le caractère « agentif » du verbe *entrer*, l'inadéquation de l'« agentivité » pour la fonction objet et le fait que le référent de *les invités* doit manifestement être « agentif » dans cette situation. Le procédé « explicatif » distribue, selon une terminologie apparemment précise, l'intuition selon laquelle un individu ne doit pas être l'objet d'une action qui implique sa volonté... sans son accord, surtout s'il est qualifié d'*invité*, beaucoup moins s'il est qualifié d'*ivrogne* ainsi que l'a malicieusement montré Nicolas Ruwet avec (1e). Mais la terminologie utilisée, si elle opère effectivement une « analyse », introduit une dualité avec la seule visée d'apporter une *correspondance justificative*, elle n'*explique* pas, c'est-à-dire (étymologiquement) ne « déplie » pas les apports respectifs des unités linguistiques en jeu.

³ Voir par exemple les travaux de sur les construction transitives directes de *commencer* (Godard & Jayez, 1993) et (Lebas, 1999) pour une critique.

⁴ Ainsi les renvois explicite à l'« encyclopédie » mentale par Langacker.

En effet, d'une part, le verbe *entrer* n'est pas nécessairement « agentif » (c'est-à-dire, en réalité, ne met pas en œuvre l'aspect de « contrôle » d'une activité, soit encore : n'est pas caractérisé par une tension qui concentre l'anticipation d'un programme et l'intégration d'un déroulement perçu comme non entièrement anticipable), ainsi qu'on le voit dans *Cette route entre dans la vallée par le nord, le pays entre inexorablement en récession, Il est entré en transe*, etc., mais aussi, tout simplement, dans (1a).

D'autre part, l'inadéquation de l'« agentivité » avec la fonction objet, vraie par définition !, ne s'applique qu'en tant que l'objet est agent *du procès lui-même*, non pas *en général*. Autrement dit, l'objet du verbe ne désigne jamais l'entité qui est donnée pour sujet, ce qui est bel et bien trivial, et cela n'a rien à voir avec le fait que cet objet, par ailleurs, soit ou non un individu doué de volonté propre. En l'occurrence, l'ivrogne de (1e) n'est pas du tout dénué de volonté, ce que Nicolas Ruwet exprime justement par le fait qu'il y a dans ce cas « coercition » : l'ivrogne est constitué d'abord comme le produit de l'action du videur (comme dans *sortir une nouvelle, sortir un film*), constitution qui entre en conflit avec les prérogatives volitives de tout individu, qu'elles soient au pôle fort dans le cas de l'individu (même ivrogne !), ou au pôle faible dans *sortir le chien, sortir les enfants, sors-moi de là*, etc.

Cette notion très englobante d'« agentivité », pour autant qu'elle doive être évoquée, constitue donc le point de départ du travail d'analyse, et non pas une dimension préconstituée de l'organisation référentielle qu'il suffirait de mettre en correspondance avec telle construction syntaxique, moyennant telles conditions « référentielles », « pragmatiques » ou de saillance.

Or, l'ergativité déjà caractéristique d'*entrer*, sur laquelle insiste *rentrer*, se focalise sur la phase-avant du passage d'un seuil, lequel est associé à une forte télicité. Et il faut un travail aspectuel particulier pour que cette phase-avant se déploie en *objet* de l'activité. Ce travail peut amorcer, par une réaction d'équilibrage, une certaine idée de résistance, d'empêchement :

(2a) Entrer un but. (emploi mentionné par Le Grand Robert)

(2b) (Réussir à + Ne pas les laisser) entrer de la cocaïne dans le pays.

Mais il doit souvent être justifié par l'insistance morphologique du préfixe *re*⁵, auquel cas l'ergativité se comprend mieux comme un déploiement (dans le temps par exemple) exercé par le sujet et non pas nécessairement comme une résistance extérieure :

(3a) Tu devrais (?? entrer + rentrer) tes enfants, il commence à pleuvoir.

(3b) Revenez plus tard, on devrait (? entrer + rentrer) de nouveaux modèles bientôt.

Nul besoin d'invoquer l'iconicité dans ces analyses⁶, dès lors que sont mises en avant les dimensions qualitatives, aspectuelles, modales, des référents eux-mêmes, de leur constitution par le discours et par nos pratiques intellectuelles.

⁵ Ce préfixe, loin de signifier en général la duplication d'un processus, révèle, avec *ressortir*, que *sortir* focalise sur la phase-aval du passage d'un seuil, avec l'idée de surgissement ou d'émergence. On obtient ainsi avec *ressortir* l'idée d'un « meilleur dégagement » : *Cette couleur ressort bien, C'est ce qui est ressorti de la réunion*, etc. On comprend alors que cette orientation soit incompatible avec une forte ergativité : * *Le videur du bar a ressorti l'ivrogne à coups de pieds au cul*. Voir (Cadiot, Lebas & Visetti, à paraître) pour une étude contrastive de *sortir* et *partir* en termes qualitatifs/aspectuels et non en termes topologiques/configurationnels.

⁶ Meri Larjavaara (2000 : 175) reconnaît bien que *rentrer* peut avoir pour objet un référent « agentif », avec l'exemple *Ça manquait pas, les filles qui auraient bien aimé qu'il les rentre du bal* (on peut penser aussi à l'expression *Il est tard, il est temps de se rentrer*) mais s'en tient à une dualité « chose/conception de la chose », qui renvoie à une longue tradition du « mode de donation référentielle » depuis Frege.

2. La subjectivation : concept emblématique de l'approche dualiste

De même que le recours à l'iconicité « cognitive » en général consiste en l'introduction artificielle d'une dualité supposée jeter les bases d'une démarche explicative, de même le concept de « subjectivation » n'est invoqué que pour maintenir une extériorité forte entre actants et prédicats, lesquels sont ensuite réarticulés à travers la médiation du « conceptualiseur ». Voyons quelques exemples⁷ :

- (4a) La route monte franchement, puis arrive à un étang.
- (4b) Son champ commence ici et monte jusqu'en haut de la colline là-bas.
- (4c) Cet escalier monte à l'étage des chambres.

Pour décrire ces phénomènes, la tentation est forte de séparer de façon radicale ce qui relèverait de la stabilité référentielle – les objets mis en place – et ce qui renverrait à un déplacement ou une action – en l'occurrence le « conceptualiseur » de la scène. Cette option est exprimée diversement par les théories cognitives (Langacker, 1990, 1991 ; Sweetser, 1990 ; Traugott, 1989) et même par la théorie de l'Argumentation dans la Langue (Verhagen, 1995). La dualité introduite vise à maintenir le verbe *monter* dans une classe de verbes de mouvements, qui présuppose une différence ontologique entre objets (mobiles) et lieux (topologiques). La notion de transitivité est ainsi, curieusement, réintroduite par le biais d'une agentivité toute théorique du « conceptualiseur ». Cette approche caricature à la fois le modèle nominal, bien plus dynamique et discursif qu'il n'y paraît, et le modèle verbal, bien plus riche que le balisage des rôles actanciels ne le décrit.

Puisqu'il s'agit pour ces auteurs de conserver le mouvement au cœur du sémantisme de *monter*, ce mouvement ne peut être, pour une route qui monte, que déporté sur un plan « subjectif ». L'activité du « conceptualiseur » entre alors en avant-plan pour assumer ce qui ne peut plus être attribué à un actant dans la scène.

En quelque sorte, le « conceptualiseur » est invoqué pour la médiation entre certains objets (tels que les routes, les chemins, moyens d'accès, etc.) et certains types de mouvements (monter, descendre, aller, zigzaguer, etc.) pour dire que ces objets sont des lieux parcourus par ces mouvements.

De tels dispositifs vont de pair avec une double séparation non questionnée :

- au plan d'une conception générale de l'activité de langage, en supposant déjà acquise une séparation entre une sphère objective (la route comme extension déjà stabilisée, le mouvement, cantonné au seul déplacement), et une sphère subjective (le conceptualiseur, instance de représentation d'objets et d'événements objectivés) ;

- au plan linguistique, en supposant également acquise la séparation entre argument et prédicat, selon un modèle trop exclusivement syntaxique.

Or les lexèmes *route*, *chemin*, *escalier*, etc., incorporent des aspects prédicatifs essentiels, qui se spécifient en termes de perspectives de mouvement, d'accès, de parcours. Et corrélativement les routes, chemins, escaliers de notre monde pratique ne sont pas des « objets » disjoints de ces mêmes perspectives. Les énoncés en cause ne présentent de particularité d'emploi que si l'on s'attache à distinguer les actants mobiles et autonomes, des actants qui sont des synthèses de mouvements, des projections et des modalités de parcours.

⁷ Ce point et ces exemples sont analysés plus en détail dans (Lebas & Cadiot, 2003).

Ce qui, bien sûr, est légitime à un certain niveau de leur saisie. Mais on voit aussi qu'il est nécessaire de préserver dans l'analyse cette phase où le sujet (route, chemin, escalier) est en cours de constitution dans le cours même de l'énonciation.

En outre, la perspective apportée par les études de la transitivité montre combien est artificiel ce « travail » transitif du « conceptualiseur ». Il est en revanche beaucoup plus licite de se concentrer sur la transitivité des exemples suivants, par ailleurs analysables en terme de subjectivation :

(5a) Ma maison commence la rue.

(5b) Cette très importante déclaration du commandant Nathan Bridger débute chaque épisode de la nouvelle série « seaQuest » ! (exemple de Larjavaara, 2000)

Meri Larjavaara parle de *causation* pour (5b) : « C'est la déclaration qui fait débiter la nouvelle série, qui la fait commencer (ne pas prendre au pied de la lettre : la déclaration n'est pas littéralement ce qui cause que l'épisode commence) » (Larjavaara, 2000 : 167). Mais on voit avec (5a) qu'il reste à *analyser* cette causation, sans doute en disant que la position sujet introduit une implication dans le programme aspectuel de *commencer/débiter* mais en l'absence de toute ergativité, l'important étant en fait de remarquer, au versant transitif, que l'objet direct est véritablement *constitué* par la visée inchoative, ce qui *produit* une séquentialité tout juste indexée (à des degrés différents) par les lexèmes *rue* et *épisode*.

Une analyse en subjectivation aurait été possible, par le biais d'une imagerie gouvernée par le « conceptualiseur », mais l'artifice reste d'autant plus en retrait des qualités particulières de la formulation transitive directe qu'il n'explique pas la différence introduite par une formulation stative (*être au commencement/début de*), laquelle justement ne constitue pas d'objet.

3. Alternative phénoménologique

Nous voyons que le recours à l'iconicité signe un principe dualiste qui, pour la question de la transitivité qui nous occupe ici, confine les dimensions aspectuelles à une strate configurationnelles et/ou actancielle, au lieu de les articuler à une infinité de strates qualitatives qui contribuent à caractériser les usages mais aussi les référents désignés. Je propose donc, avec plusieurs chercheurs qui contribuent à une théorie de l'Indexicalité du Sens⁸, d'ancrer l'usage linguistique dans une expressivité généralisée des champs de l'expérience, sur lesquels se dégagent des objets qui ne sont jamais dénués de dimensions discursives même quand ils paraissent les plus concrets et « ananthropiques », et qui ne sont jamais non plus dénués de dimensions praxéologiques. La démarche emprunte à la Phénoménologie, à la théorie de la Gestalt (Rosenthal & Visetti, 1999) et aux raffinements de celle-ci qui mettent en avant la micro-génèse du sens (Rosenthal, 2004 à *paraître*) de façon beaucoup plus constituante que la seule projection sur un axe temporel des schématisations de Langacker⁹.

⁸ Voir en particulier (Cadiot & Visetti, 2001) et le numéro de *Langages* de juin 2003, n°150, sur *La constitution extrinsèque du référent*.

⁹ Pour un point de vue sémiotique sur la dynamique de constitution du sens, voir (Legallois, 2003).

3.1. Exemples... du côté de l'objet

Les contrastes suivants, introduits par Nicolas Ruwet (1972 : 159) repris par Meri Larjavaara (2000 : 175), sont devenus célèbres (les jugements d'acceptabilité sont de Nicolas Ruwet) :

- (6a) Le chimiste a fondu le métal.
(6b) * Le colonel a fondu trois sucres dans son café.

Ils donnent à voir la distinction entre « action directe » et « action indirecte », qui sont des concepts complètement objectifs, rapporté à une causalité ontologique et rationnelle dont on aurait peine à l'articuler au jeu aspectuel linguistique. Pourtant, c'est bien la disponibilité de cette causalité rationnelle qui est responsable de la difficulté de (6b), mais seulement dans la mesure où l'énoncé le pose comme champ de référence, au lieu d'imposer d'éventuels autres types d'organisation qui feraient jouer à plein les dimensions qualitatives des lexèmes et constructions impliqués :

- (7) Oh, non ! Ne me dis pas que tu as déjà fondu ton sucre dans ton café ! Je voulais le goûter avant !

Dans (7) en effet, le processus rationnel (tel que figuré à travers l'expérience pratique, et non pas redevable à une véritable science physique) n'est plus le « domaine d'épreuve » de la relation transitive fondre-sucre, cette fois c'est l'ergativité qui se déploie directement, par un « passage » plus indexical, moins travaillé par l'expérience physique, et versé directement à une organisation argumentative, pour laquelle il est bien plus essentiel de pointer l'intentionnalité du sujet que les modalités pratiques de son action.

On voit donc que, malgré l'impression d'une « primauté du tangible » (Tracy, 1997), l'énonciation est avant tout affaire d'expressivité, dans laquelle les unités linguistiques n'ont un rôle qu'indexical et n'apportent en propre au jeu discursif que certaines dimensions qualitatives, aspectuelles, etc., sans lien direct à l'objectivité des descriptions physiques voire matérialistes généralement évoquées.

La prétendue « agrammaticalité » de (6b) est donc le fruit de l'effacement d'une « transition » directe qui motiverait une forte ergativité trouvant écho sur un plan argumentatif, derrière un domaine d'expérience par trop disponible et dans lequel cette ergativité forte fait aussi indice, mais pour une relation physiquement a-nomale. La pauvreté du contexte livre donc une solution indexicale trop immédiate et construite pour son a-nomalie, mais on voit au fond que rien au plan de l'énonciation ne permet de justifier le terme « agrammatical ».

3.2. Exemples... du côté du sujet

Autres exemples d'emplois qu'on qualifierait davantage de non-conventionnels que de déviants, du côté du sujet cette fois :

- (8a) Mes chaussures courent vite et shootent plus fort !
(8b) Mon nouveau matelas fait très bien du trampoline.
(8c) Je vais voler dans le jardin du voisin. (*modèle réduit radio-commandé*)

On voit que le qualificatif « non-conventionnel » se rapporte en réalité à une idéalisation de la langue et promeut un modèle d'objectivité et de rationalité bien davantage qu'il ne renvoie à l'enregistrement des usages linguistiques. Il s'agit en l'occurrence d'emplois tout à fait « conventionnels », mais dont la convention est liée à certains domaines d'activité (8c), certains registres ou certaines visées argumentatives (8a-b). L'innovation n'est décelable que dans le principe de quitter le domaine purement rationnel/objectif, et de faire jouer l'indexicalité de manière à exploiter d'une manière plus constitutive les caractéristiques sémantiques des unités/constructions : les dimensions qualitatives de la course et du « shoot » comme bien distinguées d'autres modalités du déplacement ou d'action (8a), une incorporation de programmes d'activité aux caractéristiques d'un référent, très encadrée par la nécessité d'une intensification qui la motive (*très bien* est essentiel à l'acceptabilité de (8b)), et l'exploitation directe des caractéristiques aspectuelles de *voler*¹⁰ (8c), qui ne nécessite effectivement une certaine présence (ici nettement décalée) d'un déplacement dans les airs que parce que ces caractéristiques puisent de façon très spécifiques dans ce champ expérientiel et sont difficilement reproductibles ailleurs¹¹.

Il serait tentant de décrire ces différents contrastes d'emploi en terme de métonymie, c'est-à-dire en caricaturant, selon un modèle trop strictement fonctionnel, la notion d'*indexicalité*. Mais se poserait alors le problème de la surpuissance descriptive, par exemple pour aborder le contraste suivant :

(9) Mon nouveau matelas (?? dort + ? assoupit + endort + repose) très bien.

Impossible, non plus, d'invoquer ici le type verbal en remarquant que *dormir* est un pur inergatif, puisque c'est aussi le cas de *courir* et de *shooter* dans (8a), qui est un énoncé acceptable. Il est bien plus justifié d'évoquer la dimension fortement imperfective de *dormir*, par opposition avec *endormir*, qui se prête très mal à une intensification motivée, laquelle conditionne, comme on l'a vu avec (8b), l'incorporation en tant que propriété inhérente. Bien entendu, inversement, c'est bien la possibilité d'une transitivité directe qui ouvre cet énoncé à *endormir* et *reposer*, mais cette fois c'est parce que le modèle transitif livre immédiatement une généricité (celle de l'objet direct), laquelle devient garante de l'incorporation et permet de faire l'économie d'une intensification contrastive (on opposera ainsi *Je voudrais un matelas qui endorme/repose* à ?? *Je voudrais des chaussures qui courent/shootent*). C'est à la fois parce que *assoupir* est moins nettement transitivable et à cause d'une perfectivité plus atténuée, que son emploi en (9) est légèrement moins bon.

4. Conclusion

Le type d'approche que voudrait promouvoir ce parcours très sommaire du domaine de la transitivité se caractérise par un ancrage phénoménologique de la référence et la mise en avant des pratiques discursives systématiquement à l'œuvre dans la constitution référentielle. A travers la simple recherche de *motivation qualitative* (*qualitative* étant pris en un sens très généralisé) des unités et des constructions, on peut jeter les bases d'une alternative au

¹⁰ Il faudrait analyser ce verbe dans ses spécificité de contrôle dans les trois dimensions, de jeu d'anticipations spécifiques à cet environnement et surtout de principes de libération de contraintes à partir desquelles il est possible de rejoindre le motif proche de son prétendu homonyme *voler*-dérober, davantage que par une référence encyclopédique et ananthropique aux déplacements en altitude.

¹¹ Ainsi l'énoncé (8c) serait probablement possible en référence à la pratique d'un simulateur de vol « professionnel », mais difficile à accepter pour parler d'un jeu vidéo, même d'un simple simulateur de vol sur ordinateur.

dualisme qui se manifeste en linguistique plus ou moins ouvertement par le recours aux notions d'*iconicité*, de *représentation sémantique*, par l'usage de modèles empruntés (trop) directement à la psychologie cognitive ou à une imagerie plus naïve, et jusqu'à des concepts apparemment plus techniques comme la « subjectivation ».

Références bibliographiques

- BLINKENBERG, A. (1960) *Le problème de la transitivité en français moderne : essai syntactico-sémantique*, Copenhague, Historisk-filosofiske Meddelelser.
- CADIOT, P., LEBAS, F. & VISETTI, Y-M. (à paraître), Verbes de mouvement, espace et dynamiques de constitution, *Histoire, Epistémologie, Langage*, n°26.
- CADIOT, P., LEBAS, F. & VISETTI, Y-M. (à paraître), Verbs of movement, spaces and « constitution dynamics », dans Hickmann, M. & Robert, S. (éds.), *Space in languages: linguistic systems and cognitive categories*, Benjamins.
- CADIOT, P. & NEMO, F. (1997a), Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale, *Journal of French Language Studies*, n°7, 127-146.
- CADIOT, P. & NEMO, F. (1997b), Analytique des doubles caractérisations, *Sémiotiques*, n°13, 123-144.
- CADIOT, P. & VISETTI Y-M. (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, P.U.F.
- GODARD, D. & JAYEZ, J. (1993), Le traitement lexical de la coercion, *Cahiers de linguistique française*, n°14, 123-149.
- GOLDBERG, A. (1995), *Constructions – A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, Chicago University Press.
- LABELLE, M. (1992), Change of state and valency, *Journal of Linguistics*, n°28, 375-414.
- LANGACKER, R. W. (1987, 1991), *Foundations of Cognitive Grammar*, 2 vol., Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER, R. W. (1990), Subjectification, *Cognitive Linguistics*, n°1, 5-38.
- LANGACKER, R. W. (1991), *Concept, Image, and Symbol, The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin - New York, Mouton de Gruyter.
- LARJAVAARA, M. (2000), *Présence ou absence de l'objet : limites du possible en français contemporain*, Université de Helsinki.
- LEBAS, F. (1999), *L'indexicalité du sens et l'opposition "en intension" / "en extension"*, Thèse de Doctorat, Université de Paris VIII de Saint-Denis.
- LEBAS, F. (2002) Les « référents évolutifs » à la croisée du conceptuel et du linguistique, dans *Représentation du sens linguistique*, actes du colloque de Bucarest, 25-27 mai 2002.
- LEBAS, F. & CADIOT, P. (2003), *Monter* et la constitution extrinsèque du référent, *Langage*, n°150, 9-30.
- LEGALLOIS, D. (2003), Essai sur la temporalité et le rythme du signe linguistique, *Langage*, n°150, 48-60.
- LEGENDRE, G. (1989), Unaccusativity in French, *Lingua*, n°79, 95-164.
- LEGENDRE, G., SORACE, A. (2004), Auxiliaires et intransitivité en français et dans les langues romanes, dans GODARD, D. (éd.) *Les langues romanes*, Paris, CNRS- Edition, 183-233.
- ROSENTHAL, V. (2004, à paraître), Microgenesis, immediate experience and visual processes in reading, dans CARSETTI, A. (éd.), *Seeing, Thinking, and Knowing*, Kluwer.
- ROSENTHAL, V. & VISETTI, Y.M. (1999), Sens et temps de la Gestalt, *Intellectica*, n°28, 147-227.
- ROUSSEAU, A. (1998) (éd.), *La transitivité*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- RUWET, N. (1972), *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Seuil, Paris.
- SWEETSER, E. (1990) *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge University Press.
- TESNIERE, L. (1988), *Eléments de syntaxe structurale*, Klincksieck, Paris.
- TRACY, L. (1997), La clé du mystère : mettre le référent à sa place, *Langue Française*, n°113, 66-78.
- TRAUGOTT, E. C. (1989), On the rise of epistemic meanings in English : an example of subjectification in semantic change, *Language*, n°65, 31-55.